EI. 8° Y
18650
(815)

LES HÉRITIERS D'AVRIL

PIERRE VÉRY



AVENTURE POLICIÈRE

156 50 12

LES HÉRITIERS D'AVRIL

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

EL 8°4
18650
(915)

Pierre Véry

(Charente-Maritime, 1900 — Paris, 1960) Libraire, puis critique littéraire, Pierre Véry obtint en 1930 le Grand Prix du Roman d'Aventures pour Le Testament de Basil Crookes. *Mais son récit le plus célèbre reste* Les Disparus de Saint-Agil *(1935) qui fut adapté au cinéma en 1938 et lança l'écrivain dans la carrière de scénariste-dialoguiste. Proche du merveilleux, son œuvre policière est aujourd'hui encore unique en son genre.*

Jean-Michel Nicollet

Né en 1944, Jean-Michel Nicollet s'est bâti une solide réputation dans le milieu des graphistes. Illustrateur pour *Cosmopolitan, Paris-Match*..., et pour de nombreux éditeurs, notamment Jean-Claude Lattès en 1980, il a aussi travaillé à *Metal Hurlant* et aux *Humanoïdes Associés*. Ses autres passions ? La peinture et la lithographie... Jean-Michel Nicollet a exposé plusieurs fois ses œuvres.



PIERRE VÉRY

LES HÉRITIERS D'AVRIL

IMAGES DE JEAN-MICHEL NICOLLET

HACHETTE Jeunesse

DL-18081993-26024

© Pierre Véry, 1959.
© Librairie des Champs-Élysées, 1992.
© Hachette Livre, 1993, pour la présente édition.
79, boulevard Saint-Germain, Paris VI[e]

À Rémo FORLANI
Très amicalement
P.V.

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT D'AVRIL

1

SEIZE NOËL EN JUILLET

En ce début de juillet 1960, une belle lumière faisait briller les toits de Paris, la surface de la Seine, les feuillages.

Mais, dans ce salon d'attente, au rez-de-chaussée de ce vieil immeuble de l'étroite rue du Pont-de-Lodi, dans le sixième arrondissement, il faisait sombre et triste.

Un homme jeune et une très vieille femme étaient assis près d'une muraille au papier déteint. Parfois, la vieille femme levait vers le plafond craquelé un regard suppliant, poussait de profonds soupirs et marmonnait comiquement on ne savait quoi, en italien.

En face d'eux, sur l'autre muraille, un ŒIL sem-

blait les surveiller. Il était peint au milieu d'une grande affiche et avait bien trente centimètres de diamètre.

En demi-cercle autour de l'ŒIL, on pouvait lire :

VOIT TOUT SAIT TOUT ENTEND TOUT
ALLIE LE FLAIR AU TACT

Ce qui semblait indiquer que l'ŒIL, non seulement voyait (ce qui est normal pour un œil), mais encore possédait des oreilles invisibles, puisqu'il « entendait », — un cerveau invisible, puisqu'il « savait », — un nez invisible, puisqu'il avait du « flair », — et des doigts invisibles, puisqu'il était capable de « tact ». Il ne lui manquait, en somme, que la parole !

Au sommet de l'affiche, en hautes majuscules, on lisait :

AGENCE EUREKA
RECHERCHES ENQUÊTES FILATURES
CÉLÉRITÉ ET DISCRÉTION

Enfin, tout en bas de l'affiche, à côté de la photographie d'un quinquagénaire au visage gras :

Directeur : JULIEN LOUGUEREAU, DÉTECTIVE PRIVÉ

L'homme et la femme tenaient chacun un numéro. L'homme : le numéro 9. La femme : le numéro 10.

Ils ne se connaissaient pas et se lançaient des regards inquiets, tout en s'efforçant de surprendre, à travers la mince cloison, la conversation qui se déroulait dans la pièce contiguë. On ne percevait que des bribes de phrases incompréhensibles, mais brusquement le ton monta et ils sursautèrent en entendant :

« Une fortune énorme, dites-vous, monsieur Louguereau ?

— Une fortune fabuleuse, madame. Malheureusement, j'ai le regret de vous dire que cette fortune n'est pas pour vous. Vous n'avez aucun droit à l'héritage de Noël Jean Guillaume Avril. »

La dame qui avait le numéro 8 et se trouvait dans le bureau du détective arrivait de Guimpe-sur-Lot.

Elle était profondément déçue, ne voulait pas renoncer à espérer.

« Ce n'est pas possible, monsieur Louguereau ! Les pièces d'état civil que je vous ai apportées prouvent que je suis une descendante de la famille Avril.

— Hélas ! non, madame. J'en suis navré pour vous, je le répète. Votre arrière-arrière-grand-mère portait les prénoms de Marguerite, Caroline, Zulma — mais non celui de Noëlle.

— C'est une erreur, un oubli d'un secrétaire de mairie ! gémit la dame. Depuis tout ce temps, vous pensez... Mais elle s'appelait Noëlle. Forcément ! Comme mon grand-père. Comme mon père. Et comme moi. Puisque c'est de tradition dans la

famille! Vous pensez bien que je ne me serais pas donné la peine de faire le voyage depuis Guimpe-sur-Lot — plus de six cents kilomètres — si... »

Le détective se borna à esquisser un geste vague en répétant :

« Désolé, madame. »

Il sortit de son bureau et il appela :

« Numéro 9. »

Le numéro 9 avait un visage ouvert, d'aspect sympathique, mais, pour l'instant, il semblait partagé entre l'angoisse et la colère.

« Qu'est-ce que vous me voulez? cria-t-il dès qu'il fut en tête à tête avec Louguereau. De quoi est-ce que l'on m'accuse encore?

— Mais de rien, monsieur Jussieaume. De rien du tout.

— Inutile de vous moquer de moi! Je suis innocent, je vous dis! In-no-cent, vous comprenez le français, non? Je n'étais pour rien dans ce cambriolage. Ah! je les retiens, ces messieurs de la banque Saint-Privat! Trois années de prison, pour leur avoir rendu service! Pour avoir ouvert leur coffre-fort! J'aurais mieux fait de me couper la main! »

Il disait vrai. Il n'avait rien fait, que rendre service.

Ouvrier serrurier d'une habileté extrême, il était parvenu, à la demande de la banque Saint-Privat et après l'échec de plusieurs de ses collègues, à ouvrir un coffre dont la serrure était détraquée. En bon artisan, il en avait été tout fier et il avait ri de bon

cœur lorsque le directeur lui avait dit : « C'est une chance pour la société, mon ami, que vous soyez honnête. Vous feriez un redoutable cambrioleur ! »

Le malheur avait voulu qu'un mois plus tard, une nuit, cette même banque fût cambriolée.

Une somme considérable avait été dérobée.

A cette heure-là, Jussieaume dormait paisiblement chez lui. Mais comment le prouver ?

On l'avait soupçonné, accusé... Et l'on découvrit chez lui une grosse liasse de billets de banque (cachée là à son insu par les cambrioleurs, pour l'accabler).

Cinq années de prison !

Sa mère, veuve, était à l'hôpital, gravement malade. Le chagrin, s'ajoutant à la maladie, l'avait emportée.

En prison, l'excellente conduite de Jussieaume lui avait valu de voir la durée de sa peine réduite à trois ans. Il venait d'être rendu à la liberté, il y avait de cela une dizaine de jours seulement.

C'est alors qu'il avait reçu cette convocation du détective, sans commentaires, sans la moindre précision sur son objet. Il s'était naturellement cru menacé de nouveau.

« On ne m'accuse de rien ? Alors pourquoi m'avez-vous fait venir ? Pour m'inviter à dîner, peut-être ?

— Mais je vous invite très volontiers, monsieur Jussieaume !

— Ah ! dites, si vous avez l'intention de...

— Calmez-vous, mon ami. Évidemment, je m'en

rends compte maintenant, j'aurais mieux fait de vous mettre au courant, depuis deux mois que je m'occupe de votre cas, mais...

— Mon cas?

— Oui, mais vous étiez en prison. Vous faire espérer une bonne nouvelle alors que je n'étais pas sûr de ne pas me tromper eût été inutilement cruel. J'ai préféré vous réserver le plaisir de la surprise. Je n'ai été fixé définitivement, en ce qui vous concerne, qu'avant-hier.

— La surprise? Quelle surprise? Je ne comprends rien à ce que vous dites.

— Eh bien, cher monsieur, voici l'affaire, en quelques mots. Il y a deux mois et demi, j'ai été chargé par un notaire parisien, maître Festalin, de rechercher les ayants droit à l'héritage du sieur Noël Jean Guillaume Avril, mort au champ d'honneur le 8 septembre 1914. Soit il y a maintenant quarante-six ans. En raison du laps de temps écoulé depuis ce décès et de la dispersion de la famille Avril, mes enquêtes n'ont pas été commodes. Je n'avais pour me guider qu'un fil bien ténu : il existe dans la famille Avril une tradition qui veut que tous ses membres portent, en tête de leurs prénoms, celui de Noël (ou Noëlle — s'ils sont du sexe féminin) en mémoire du plus lointain ancêtre connu : un *Noël* Avril, né en 1792. Il ne s'est pas trouvé moins de seize Noël ou Noëlle Avril actuellement vivants. J'ai eu à déterminer les authentiques et les faux. Cela a été long. Mes dossiers

sont à présent complets. Et j'ai la joie de vous annoncer, cher monsieur Noël Bernard Jussieaume, que vous êtes, par votre mère, née Avril, l'un des heureux élus qui vont avoir à se partager une fortune d'environ cinq millions de francs — si ce n'est davantage. »

Après le départ de Jussieaume, Louguereau reçut la candidate numéro 10, une Piémontaise volubile venue de Domodossola, gare frontière à la sortie du tunnel du Simplon. Elle avait apporté, elle aussi, des copies de documents d'état civil, et même des lettres anciennes, toutes jaunies. Leur confrontation avec les pièces réunies par Louguereau réduisit vite à néant ces prétendues « preuves » de filiation. S'il ne payait pas de mine, Louguereau n'en était pas moins fort au courant des ficelles de son métier.

« Je suis désolé, madame, mais votre grand-oncle maternel ne s'appelait pas Noël. Je n'y puis rien ! »

Pendant ce temps, la secrétaire introduisait dans le salon d'attente toute une fournée de nouveaux candidats : les numéros 11, 12, 13 et 14.

Tous prirent sagement place contre le mur en face de l'ŒIL, sauf le numéro 12 : un homme d'une soixantaine d'années, aux vêtements râpés, maigre, long comme un jour sans pain. Il avait un visage dramatique et comique en même temps. Un visage de clown lugubre !

Il considéra l'ŒIL haineusement, comme s'il se fût trouvé en présence d'un ennemi mortel, puis il lança d'une voix caverneuse :

« *L'ŒIL était dans la tombe et regardait Caïn!*

— C'est de Victor Hugo! dit après un instant de stupeur le numéro 11, une vieille dame qui avait l'air d'une Anglaise un peu caricaturale. J'ai appris cela autrefois dans l'école. » Elle se reprit : « A l'école. » Elle fit une petite inclination de tête : « Je suis Mrs. Grayfield, de Londres.

— Noëlle? demanda l'homme.

— Noëlle, *yes*. Noëlle Armande Grayfield. Ma mère était une demoiselle...

— Avril?

— Avril, *yes*. »

Instantanément l'homme prit une pose très « mousquetaire », fit le geste théâtral de balayer le parquet avec un imaginaire chapeau à plumes et déclama :

« *Est-ce toi, chère Elise? O jour trois fois heureux!...*

— Mais, fit la vieille dame ébahie, je ne m'appelle pas Elise et c'est la première fois que je vous vois!

— C'est un vers de Jean Racine, expliqua avec condescendance le numéro 12. *Esther*. Acte premier. Scène I. »

Et il se présenta :

« Noël Sébastien Alexandre Ducluzaud. Comédien. Ma mère était également une demoiselle Avril.

— Comme c'est passionnant! fit l'Anglaise. Comédien, vraiment?

— Spécialisé dans la tragédie. J'ai joué tous les grands premiers rôles dramatiques : Othello, Ham-

let, Hernani, Oreste. Ah! si vous m'aviez vu jouer Oreste!... »

En une seconde, il se composa un masque convulsé. Il tordit ses bras, jetant le gauche devant sa face horrifiée tandis que le droit semblait, au-dessus de son crâne, faire tournoyer un lasso. Il frappa du pied le parquet, ses jambes se recroquevillèrent, le transformant en une sorte de nain contrefait. Et il vociféra, en faisant interminablement siffler les *s* et rouler les *r* :

« *Pourrr qui sssont cces ssserrpents qui sssifflent sssurrr vos têtes?* »

Cela à l'indicible effarement de deux nouveaux venus que la secrétaire venait, à la même seconde, d'introduire : un homme d'une quarantaine d'années d'aspect fort important, accompagné d'un petit garçon de treize ans. Ce dernier ne put s'empêcher de s'esclaffer et Mrs. Grayfield dut se mordre les lèvres pour ne pas faire de même. C'était vraiment un très mauvais comédien que ce Ducluzaud!

Cependant, fort satisfait de la sensation qu'il avait produite, il se rasseyait, dans une pose royale, en annonçant :

« Jean Racine. *Andromaque*. Acte cinquième. Scène V. »

2

NOËL, « GRAND CHEF » ET « BABA AU RHUM »

Dans le bureau de Louguereau, la vieille femme italienne, ayant appris qu'elle n'avait pas droit à l'héritage, gémissait, se répandait en supplications, jurant ses grands dieux et prenant à témoin la Madone. Finalement, elle se retira en mâchonnant sur le compte du détective des « appréciations » qu'il ne put comprendre, mais dont il devina aisément qu'elles n'avaient rien de flatteur. Il haussa les épaules : il en avait entendu d'autres!

« Si vous voulez bien passer dans mon bureau, madame », dit-il à Mrs. Grayfield, qui se dressa.

Mais la secrétaire la devança, chuchota quelques mots à l'oreille de Louguereau. Ce dernier jeta un regard aigu au monsieur important et, écartant

l'Anglaise d'un geste négligent — comme on chasse une mouche —, il se hâta vers le nouveau venu.

« Oh ! » fit Mrs. Grayfield, outrée par ce favoritisme et ce manquement à la galanterie.

« Tous mes respects, monsieur de Saint-Aigle, disait Louguereau d'un ton frisant l'obséquiosité. C'est pour moi un immense honneur de vous recevoir dans ces modestes locaux. »

M. de Saint-Aigle : un archimillionnaire, un magnat de la grande presse, un homme qui était à tu et à toi avec le Tout-Paris !

Le détective toucha affectueusement la joue du gamin.

« Voici donc votre jeune Noël. Très charmant enfant ! Je n'en suis que plus heureux d'avoir à lui annoncer une grande nouvelle. Figure-toi, mon petit bonhomme, que tu es un de ceux que maître Festalin m'avait donné mission de rechercher !

— Réellement ? Vous croyez ? jeta M. de Saint-Aigle.

— Je ne *crois* pas, j'*affirme* ! rectifia Louguereau. Et j'affirme parce que *je suis sûr* ! »

Le gamin, déçu déjà par l'aspect terriblement banal de la pièce, l'était davantage encore par la vue de ce détective aux traits insignifiants. Quoi, c'était là un « déchiffreur d'énigmes », un « maître du mystère » ?... Certes, il ne s'était pas attendu, naïvement, à le voir coiffé d'un casque colonial, comme Sherlock Holmes et jouant rêveusement du violon tout en vous transperçant d'un regard d'acier ! Ni portant

redingote, chapeau haut de forme, monocle et canne à pomme de cristal, comme Arsène Lupin! Mais enfin, il espérait quelque chose d'insolite et de fascinant... Or rien de tout cela. Ce détective avait l'allure d'un brave père de famille amoureux de ses pantoufles — et il ne fumait même pas la pipe!

« L'agence Euréka, poursuivait pompeusement Lougereau, ne fait confiance qu'aux preuves irréfutables. C'est pourquoi je suis en mesure de vous certifier, monsieur de Saint-Aigle, que cet enfant est indiscutablement l'un des héritiers de la fabuleuse fortune de Noël Jean Guillaume Avril. Si vous voulez bien passer dans mon bureau...

— Pardon! protesta Mrs. Grayfield, je suis arrivée avant ce monsieur.

— Je n'en ai que pour quelques minutes, madame, et je sais que le temps de M. de Saint-Aigle est extrêmement précieux.

— Oh! *shocking!* s'exclama l'Anglaise, écarlate. Mon temps aussi est précieux. Je suis Mrs. Grayfield, j'arrive de Londres et...

— Mrs. Noëlle Armande Grayfield? coupa interrogativement Lougereau avec un subit intérêt.

— *Yes.*

— Eh bien, madame, fit le détective avec un visage brusquement épanoui, j'ai le plaisir de vous annoncer à vous aussi que vous êtes une authentique héritière de feu Guillaume Avril! » Il désigna Noël de Saint-Aigle : « Ce jeune garçon est le fils de votre frère Noël Arthur.

— Mais alors, il est mon neveu ! fit-elle, médusée et ravie.

— Hé oui ! votre neveu.

— C'est merveilleux ! Je voyais très rarement mon famille : j'ai été toujours élevée dans l'Angleterre, vous comprenez ? »

Elle se précipitait vers le gamin :

« Bonjour, mon neveu. Vous permettez ? » Elle le saisissait dans ses bras, l'embrassait fougueusement.

Puis elle se ruait sur M. de Saint-Aigle, l'étreignait à son tour.

« Bonjour, Arthur. Comme vous avez changé ! A votre avantage... Vous avez rajeuni !

— Je ne suis pas Arthur Avril, fit en riant M. de Saint-Aigle, après cette accolade inattendue.

— Je ne comprends pas ! Si votre fils est mon neveu...

— Je ne suis pas le papa de Noël. Seulement son père adoptif. »

On eût dit que cette pièce si triste et sombre était tout égayée et éclairée par ces propos et ces embrassades. Il y régnait soudain une atmosphère familiale et l'ŒIL lui-même, comme attendri, semblait sourire sur son affiche.

Dans le bureau de Louguereau, le premier mot de Noël fut :

« Mes parents... Vous les avez retrouvés ?

— C'est-à-dire, mon petit, fit le détective avec douceur, je n'ai pu retrouver que leur trace.